

von SIEBOLD 1901
Geschichte Geburtshülfe

1827 in Paris 1896 in Paris 1896

Antoine Dubois.

Unter den Lehrern der Geburtshülfe in Paris nahm Ant. Dubois, der Nachfolger Baudelocque's, einen hohen Rang ein. Zwar hat derselbe seinen Namen durch

schriftstellerische Leistungen, wozu ihn seine langjährige Stellung an der Maternité und seine grosse Praxis so sehr berechtigt hätten, nicht auf die Nachwelt gebracht. Dagegen war er ein vortrefflicher Lehrer, und seine Zeitgenossen rühmen die Lebhaftigkeit, Präcision und Deutlichkeit seines Vortrags. Eine der reichsten Erfahrungen stand dem grossen Lehrer zur Seite, und wenn er in seinen Grundsätzen auch wenig von denen Baudelocque's abwich, so schritt er doch mit den Ergebnissen der neuern Zeit fort, und wirkte in dieser Hinsicht befördernd und anregend auf seine vielen Schüler ein. Durch den Unterricht der Hebammen, welcher ihm nach Baudelocque's Tode an der Maternité zufiel, ward sein Einfluss auf die Gestaltung dieses Theils der Geburtshülfe in ganz Frankreich ebenfalls ein sehr bedeutender. Die französische Geburtszange hatte er einer Verbesserung unterworfen, insofern er sie mit hölzernen Griffen versah, welche aber abgeschroben werden können, sobald sich der Geburtshelfer der Haken, welche Dubois an den stählernen Enden der Griffe anbringen liess, bedienen will. Er ward von Corvisart der kaiserlichen Gemahlin Napoleon's zum Geburtshelfer empfohlen, und entband diese im Jahre 1811. — A. Dubois starb den 28. April 1837 im 81sten Jahre seines Lebens, nachdem er sich seit dem Jahre 1830 von seinem Lehramte zurückgezogen hatte.

Anm. A. Dubois war den 17. Juli 1756 zu Gramat (Departem. du Lot) geboren. Einige Nachrichten über sein vielbewegtes Leben s. in *Arch. génér. de médec. Mars 1837. p. 393. (von Orfila) und *Bullet. de l'académ. royale de médec. Tom. 1. Par. 1836. 8. p. 544. (von Pariset). Orfila sagt von seinem grossen Lehrtalente: „Le talent du professeur ne le cédait en rien à celui de l'opérateur. Doué d'une élocution facile, Dubois captivait son auditoire par la simplicité de son langage à la fois aphoristique et clair, par l'évidence de ses démon-

strations et par les ressources de son esprit. Jamais l'art d'exposer ne fut porté plus loin, et celui qui ne profitait pas de ses leçons devait renoncer à jamais à l'étude de la médecine.“

DISCOURS

PRONONCÉ

AUX FUNÉRAILLES DE A. DUBOIS ,

Le 2 avril 1837.

Dans le trouble de mon âme , dans ce tumulte de sentiments et d'idées où me jette une mort imprévue, si douloureuse, si cruelle pour vous et pour moi, que vous dirai-je? et par où se fera jour l'explosion de tant de justes regrets? Que de rares qualités anéanties! que de lumières éteintes! quel vide dans l'École! quel vide dans l'Académie! et quelle source intarissable de sages conseils et d'heureux secours à jamais tarie pour le public! pour ce public, pour ce peuple qui, déjà instruit de nos peines, les partage, et, dans la perte d'un si excellent homme, déplore une calamité qui lui est personnelle. Éloge éloquent et mérité! éloge digne d'Antoine Dubois, que cette affliction générale qui éclate avec la nôtre! Vous venez d'apprendre quelle a été sa naissance; à quelle famille il appartenait; quelles ont été sa première éducation et ses premières études. Après les avoir commencées dans le

collège de Cahors , il vint les continuer à Paris , au collège Mazarin, sous la conduite d'un oncle à qui son père l'avait envoyé et qui lui en tenait lieu. L'étroite fortune de ses parents lui fit sentir de bonne heure la nécessité du travail. Il choisit une profession, celle de la chirurgie ; profession difficile , carrière épineuse et longue qu'allait lui fermer son indigence, lorsqu'à force d'application et de soins, il se fit répétiteur de dissection et d'anatomie. Le modique produit de ses leçons lui permit du moins de vivre et de poursuivre ses études. Étrange mais honorable conformité avec les premiers hommes de son temps, Portal , Corvisart , Pinel , Fourcroy, Chaussier, qui , nés pauvres, mais laborieux, infatigables et pleins de génie , s'ouvrirent enfin la voie des richesses et de la célébrité ! Dès qu'il eut quelques économies, Dubois, à l'exemple de Pott, fit venir près de lui sa mère et ses sœurs. C'est la mort seule qui les a séparés. Il ne vivait que pour sa famille et ses amis, qui étaient encore sa famille. En 1786, il était prévôt de l'illustre Desault , et l'élève favori du savant Peyrilhe. En 1790 , il fut nommé professeur au collège de chirurgie. En 1794 , il eut à l'armée des Pyrénées-Orientales l'inspection générale de la santé. Bientôt l'enseignement qu'on avait détruit fut retiré de ses décombres. On créa l'École de santé. Dubois y eut une chaire : et c'est dans ces temps d'agitation que j'eus le bonheur de le connaître et de m'attacher à lui par la gratitude et l'admiration. Il était mon maître ; il était plus, il était mon ami. En 1798, je le vis partir pour l'Égypte. Il entra dans la gloire de cette expédition qui a laissé dans l'Orient des impressions ineffaçables. Il m'en avait

confié le projet. Nous nous en entretenions sans cesse avec l'intérêt et la chaleur d'une curiosité passionnée : et ce fut peut-être ma vivacité qui le décida. Mais l'échec qu'en reçut sa santé le ramena bientôt parmi nous. Heureux retour qui me rendit à moi-même ! car je me reprochais nuit et jour la hardiesse de ce périlleux voyage. Transporté à mon tour, trente ans plus tard, sur les lieux qu'il avait parcourus, je recherchais, pour ainsi dire, sans cesse les traces qu'il y avait laissées. Que de fois, plein de son image et de sa bonté pour moi, je traversai les champs ruinés et déserts d'Alexandrie, pour me rendre aux pieds de la colonne de Pompée, au point qu'il m'avait indiqué lui-même, et où, nouveau Machaon d'un nouvel Ajax, il avait pansé les blessures de l'héroïque Kléber ! Son active amitié me suivait partout. Sa dernière lettre me fut remise sur le sommet du Liban. Il l'avait écrite le jour anniversaire de sa 73^e année ; il y avait épanché tout le feu de son âme bienveillante. Il me semblait que c'était lui-même qui venait à moi dans ces belles solitudes, pour m'éclairer dans mes recherches, et tendre avec moi la main à tant de malheureux que les secours d'un roi de France me permettaient de soulager. Mais que mon art était impuissant ! et que le sien eût enfanté de prodiges dans ces montagnes peuplées, pour ainsi parler, de maladies organiques ! Le génie d'un Antoine Dubois, ce génie plein de lumières et d'humanité, renouvellerait, dans ces contrées encore toutes nourries de fables, ces temps merveilleux où des puissances surnaturelles venaient se mêler aux hommes pour rendre leurs maux plus légers. Pardonnez-moi cette digression, Messieurs ; elle

peint l'âme de Dubois. Elle associe mon nom au nom de mon maître et de mon ami. C'est le plus grand honneur que je puisse jamais recevoir. Ce qu'il n'a pu faire en Orient, Dubois l'a fait au milieu de nous. Avec quelle supériorité il professa, dans l'hospice de l'École de médecine, cette clinique de perfectionnement qu'il reprit à son retour, et qui demandait, avec une grande dextérité manuelle, avec une expérience consommée, cette finesse de jugement qui la prépare et la devance, cette profondeur de vue, ce tact délicat, prompt et sûr, dont il a donné tant de preuves, et qui formaient le caractère de son talent. Barthez mourant de la pierre le fit appeler auprès de lui. J'assistais à la conférence. Que ne puis-je reproduire devant vous les traits vifs de logique et de bonté qui étincelaient dans les paroles de Dubois, et qui firent plier tous les arguments du malade ! Ces éminentes qualités d'esprit, que rehaussait encore un grand fonds de tendresse et de pitié pour la douleur, ont brillé du même éclat dans ses leçons sur l'art des accouchements ; art qu'il a délivré d'une foule de pratiques dangereuses, qu'il a dégagé des vaines superfluités sous lesquelles l'étouffaient l'amour-propre et la petite envie de se singulariser ; art qu'il a ramené à la simplicité de quelques points fondamentaux, et rendu, par cette simplicité même, accessible à l'intelligence des élèves sages-femmes qu'il formait à la Maternité, et qui, dispersées dans toute la France, y ont répandu ces instructions conservatrices des familles, ces précieuses parcelles d'un génie ferme et lucide qui veille autour des mères et des enfants pour les protéger. En 1811, Napoléon cherchait une main qui

remît sain et sauf dans les siennes le trésor que portait l'impératrice : cet héritier de tant de trônes, qui devait, imitateur de son père, en continuer l'œuvre et changer la face de l'Europe, et peut-être du monde. L'opinion publique, le suffrage déclaré de Corvisart, lui désignaient Dubois ; Dubois fut accepté... Cent coups de canon apprirent à la France et les transports du monarque et le triomphe de l'homme qu'il avait choisi ! Quelle sollicitude, quelle tendresse et quel respect mit Dubois dans les soins qu'il rendait à l'auguste mère ! et avec quelle chaleur s'en exprimait l'auguste banni sur le rocher de Sainte-Hélène ! Le charme d'un tel souvenir tempérait du moins l'amertume de sa chute, et semblait lui promettre quelque avenir. Tristes jouets d'une destinée inexplicable ! De ces trois êtres, liés si étroitement l'un à l'autre, deux ont déjà disparu du monde ; et le troisième, notre illustre maître, notre guide, notre ami, le voilà devant nous ! inanimé ! Il n'est plus comme eux que cendre et que poussière ; la terre vous le demande, et nous allons nous en séparer pour jamais. Lui-même fut enveloppé dans les revers de la politique. Il eut à se plaindre de la persécution et de l'iniquité des hommes. Au lieu des justes récompenses qu'il méritait, il eut à gémir d'une disgrâce. Mais il m'est doux de pouvoir déclarer en ce moment, que si la fermeté de son indépendance inspira quelque ombre, en revanche, jamais la noblesse, jamais la loyauté de son caractère ne fut méconnue ; que, conduite par l'estime profonde qu'il avait universellement inspirée, une main amie lui fut tendue, et lui ménagea du moins une consolation, faible, il est vrai, mais la seule dont cette

main pût disposer. Je ne vous parlerai point des titres dont il fut revêtu. On vient de les énumérer. Le plus honorable est le titre de baron que lui avait conféré l'empereur ; et l'empereur y avait attaché une dotation en Illyrie. Je crois savoir que cette dotation a été conservée à Dubois par l'empereur d'Autriche. Lorsque les rois sont justes, lorsqu'ils sont reconnaissants et généreux, que nos hommages soient le prix de leurs vertus ! Honorer la vertu dans les rois, c'est la rendre plus sainte pour le reste des hommes.